V

LA THEMATIQUE DU REGARD DANS LE LIVRE I DU *BELLUM CIVILE* DE CESAR

par Fabrice Galtier

Professeur à l'Université Clermont Auvergne

Résumé. – *Le but de cet article est d'étudier le thème du* ***regard*** *dans la mise en scène narrative du livre I du* Bellum Ciuile*. Dans le récit de* ***César****, l'action est fréquemment subordonnée à la perception visuelle qui la précède. Cela s'explique largement par le contexte militaire dans lequel évoluent les protagonistes. Il est ainsi possible de mettre en évidence un* ***schème narratif****, vision – (sentiment) – action, auquel l'auteur a souvent recours et qui s'avère d'une efficacité rhétorique particulièrement redoutable. La progression du récit joue également sur l'opposition entre ceux qui voient et ceux qui rusent pour ne pas être vus. On constate enfin que le regard des* ***chefs*** *sur leurs soldats et des* ***soldats*** *sur leurs chefs est exploité par César pour dénigrer le commandement pompéien.*

Abstract. – *The purpose of this paper is to study the theme of the* ***gaze*** *in the storytelling of the* Bellum Ciuile*, I. In Caesar's narrative, action is frequently subordinated to the visual perception that precedes it. This is largely explained by the military context in which the protagonists move. It is thus possible to highlight a* ***narrative scheme****, vision - (feeling) - action, to which the author often resorts and which proves to be particularly effective rhetorically. The narrative development is also based on the opposition between those who see and those who cunningly avoid being seen. Finally, it can be seen that* ***Caesar*** *shows how the chiefs' eyes are fixed upon their* ***soldiers*** *and how the soldiers' eyes are fixed upon their* ***chiefs****, in order to denigrate the Pompeian commanders.*

La thématique du regard dans le libre I du *Bellum ciuile* nous a paru d'autant plus digne d'intérêt que César lui-même invitait à l'explorer à travers sa célèbre formule *Veni uidi uici* [1]. Il est significatif que le verbe *uidere* y soit employé pour déterminer l'action qui entraîne la victoire. Car l'enchaînement *uidi – uici* ne marque pas seulement la *celeritas* légendaire de l'*imperator* en faisant l'ellipse sur l'acte de combattre ; il souligne aussi l'importance de l'observation dans la décision militaire et l'aptitude de César dans ce domaine [2]. La question que cette formule peut donc nous

1. Lire la remarque de P. M. Martin, « *Vultus Caesaris*. Le regard de César dans la *Pharsale* », dans M.-H. Garelli et V. Visa-Ondarçuhu (dir.), *Corps en jeu. De l'Antiquité à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 55-72 (p. 56). La formule césarienne est rapportée dans Suet., *Diu. Iul.,* 37, 4 et Plut., *Caes.,* 50, 3.

2. La « sûreté du coup d'œil » de César est signalée par Martin, « *Vultus Caesaris* » art. cit. [n. 1], p. 56. Ce « coup d'œil » césarien avait déjà été évoqué auparavant. Citons P. F. Cagniart, « Strategy and Politics in Caesar's Spanish Campaign, 49 B.C. : Variation on a Theme by Clausewitz », *The Ancient Rome*

inciter à soulever est celle de la mise en scène de ce regard dévolu au combat. Cependant, dès lors qu'on examine le texte du livre I, on s'aperçoit que cette question couvre un champ qui déborde largement le seul domaine tactique et qu'elle touche à d'autres aspects de l'attitude requise en temps de guerre, notamment dans le contexte d'un conflit civil. Ainsi reconsidéré dans son cadre narratif, le thème du regard se révèle comme un instrument privilégié de la manipulation césarienne.

1. Voir pour agir

Il convient, dans un premier temps, d'examiner le rôle qui est explicitement attribué à la perception visuelle dans le déroulement des faits évoqués. On constate en effet qu'à de nombreuses reprises, l'action est subordonnée dans le récit à la perception visuelle qui la précède. Cela s'explique largement par le contexte militaire dans lequel évoluent les protagonistes. On sait l'importance primordiale que revêt, dans le domaine opérationnel, tout ce qui relève de l'observation : connaissance du terrain et de ses alentours, appréhension de l'adversaire, notamment de ses forces et de ses mouvements, prise en compte des signes, volontaires ou involontaires, qui permettent de réagir plus efficacement face à l'ennemi [3]. De fait, on trouve dans le livre I de multiples notations qui renvoient aux différents aspects que nous venons d'évoquer. Les plus nombreuses concernent la visualisation des mouvements de l'adversaire, qui sont particulièrement dignes d'intérêt et sur lesquelles portera une grande part de nos analyses. Elles recoupent en partie le domaine de l'observation des signes de nature extrêmement variée que César mentionne à différentes occasions. Ces signes prennent le plus souvent la forme d'indices visuels qu'il faut savoir interpréter et qui, comme nous le verrons, peuvent être trompeurs. Mais ils peuvent aussi correspondre à de véritables signaux, comme ceux que font les habitants de Brindes quand ils alertent les césariens au moment où les pompéiens se préparent à quitter le port [4]. Il est évident que, dans ce cas précis, les signaux ont aussi une signification extradiégétique : ils indiquent au lecteur que la population de Brindes avait pris le parti de César. On trouve aussi dans le texte des références au repérage du terrain. C'est notamment le cas au chapitre 66, lorsque chaque camp envoie des éclaireurs pour reconnaître les alentours. L'évocation de cette double opération de reconnaissance permet à l'auteur de préciser à la fois la nature du lieu sur lequel se trouvent les belligérants et l'enjeu qu'il détermine, puisque la clé de la victoire appartiendra à celle des deux armées qui atteindra la première les défilés montagneux [5].

César connaît parfaitement l'importance de tous ces éléments visuels et ne manque jamais l'occasion de le faire savoir au lecteur. Les diverses

26, 1995, p. 29-44 (p. 41) et K. Kagan, *The Eye of Command*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2006, p. 134. L'expression française « coup d'œil » y est en partie utilisée en référence à l'emploi qu'en fait C. von Clausewitz dans le chapitre III du livre I de son traité *Vom Kriege*, lorsqu'il définit ce qui caractérise le génie militaire.

3. Le regard porté par le chef de guerre sur le champ de bataille est déterminé par différents facteurs dont on trouve l'analyse dans Kagan, *The Eye of Command*, *op. cit*. [n. 2], en particulier p. 116-117.

4. Caes., *B.C.*, I, 28, 2.

5. Caes., *B.C.*, I, 66, 3-4.

notations qui renvoient à cet aspect de la tactique militaire contribuent en effet à construire l'*auctoritas* de l'auteur des *Commentarii*, et ce pour au moins deux raisons : elles témoignent de sa *scientia rei militaris* [6] et lui permettent de donner à l'action une cohérence logique qui renforce le caractère convaincant de sa propre restitution des faits.

Il faut rappeler ici un point essentiel : dans la narration césarienne, les différentes parties de l'énoncé sont le plus souvent ordonnées selon ce qui doit apparaître comme le déroulement naturel de l'action. La succession chronologique de ses différentes phases est ainsi combinée à leur enchaînement logique [7]. Dans ce cadre, le syntagme narratif *vision – action* est fréquemment mis en œuvre par l'auteur, selon des modalités plus ou moins complexes. On le trouve sous sa forme la plus simple au chapitre 24, lors d'une scène qu'il situe après la prise de Corfinium. Des cohortes pompéiennes ont alors été rassemblées par L. Manlius et Rutilius Lupus [8]. Lorsqu'elles aperçoivent au loin la cavalerie de César, (*procul equitatum Caesaris conspicatae*), elles abandonnent leurs chefs et rejoignent les cavaliers ennemis [9]. César s'en tient à un schéma explicatif volontairement sommaire : la seule vue de ses cavaliers déclenche le ralliement des troupes ennemies, selon un processus qui semble ainsi quasiment aller de soi. L'emploi de l'adverbe *procul* est ici particulièrement suggestif. Il renforce l'impression de spontanéité de la réaction des soldats pompéiens et souligne l'attraction exercée par César au détriment de ses adversaires, incapables de garder leurs hommes.

Le schème *vision-action* peut s'avérer d'une efficacité rhétorique redoutable, car il donne au lecteur l'impression de saisir le mécanisme complet des événements relatés, tout en faisant en sorte que certains éléments clés de ce mécanisme échappent à son attention. Nous citerons un exemple significatif. Au chapitre 80, alors que César poursuit Afranius et Pétréius qui tentent de remonter vers Ilerda, ces derniers prennent possession d'une colline et s'y retranchent d'un seul côté, face à l'ennemi, sans décharger les bêtes de somme. Dès qu'ils ont constaté que le camp césarien est établi et que les cavaliers sont dispersés pour fourrager, les deux généraux pompéiens ordonnent à leurs hommes de quitter la colline au plus vite, dans l'espoir de prendre de l'avance sur leurs poursuivants. Cependant, leur mouvement attire l'attention de César qui lance aussitôt son infanterie à leurs trousses [10]. On note d'emblée l'importance de la perception visuelle dans la structuration des trois temps de cette séquence. Premier temps : les afraniens établissent un retranchement du seul côté offert à la vue des césariens. Il s'agit de leur faire croire qu'ils installent leur camp, ce qui n'est jamais formulé explicitement. Deuxième temps : la vision des tentes et des cavaliers dispersés indique aux deux chefs pompéiens le moment le plus propice

6. Cette « connaissance de l'art militaire » était, rappelons-le, attribuée à Pompée par Cicéron, dans le *Pro lege Manilia*, 28.

7. Lire M. Rambaud, « Essai sur le style du *Bellum ciuile* », *IL*, 1962, p. 60-69 (p. 63-64).

8. Lire J. M. Carter, *Julius Caesar. The Civil War Books I and II*, Warminster, Aris and Phillips, 1991, p. 178.

9. Caes., *B.C.*, I, 24, 3.

10. Caes., *B.C.*, I, 80, 2-4. La manœuvre d'Afranius est citée en exemple par Frontin, II, 13, 6.

au départ. Troisième et dernier temps : César s'aperçoit de leur mouvement de retraite et lance alors à leur poursuite tous ses hommes disponibles. M. Rambaud estime, à propos de ce passage, que l'explication des méthodes employées par les afraniens est intégrée au récit de manière à occulter tout effet de surprise, alors que dans la réalité, César avait été trompé et surpris par la manœuvre de ses ennemis[11]. On peut dire plus précisément que l'auteur du *Bellum ciuile* combine habilement un point de vue omniscient avec une focalisation externe. Son récit dévoile au lecteur une manœuvre qui échappe aux césariens, mais se garde bien d'exposer le projet initial auquel elle correspond et les réactions qu'elle provoque. L'ingéniosité et l'effet du stratagème sont ainsi éclipsés. En appliquant le schème *vision – action* d'abord au mouvement des afraniens puis à celui de César, l'énoncé rend les faits parfaitement limpides sans en livrer toute la signification.

2. Le schème vision – sentiment – action

Dans d'autres passages, le schème *vision – action* s'enrichit de l'ajout d'une notation d'ordre psychologique. On trouve ainsi une structure ternaire *vision – sentiment – action* qui se dégage clairement des chapitres 64, 65 et 69, tandis que les chapitres 70 et 71 présentent une combinaison de structures binaires et ternaires plus complexe. Une telle concentration ne doit rien au hasard. Elle correspond en effet à une phase cruciale de la campagne d'Ilerda, où l'observation de l'adversaire correspond aux nécessités particulières d'une course-poursuite dont l'enjeu s'avère capital. Cette phase débute au chapitre 63, avec le départ des afraniens pour la cité d'Octogesa, située plus au sud, au bord de l'Èbre, et s'achève momentanément au chapitre 71, avec le blocage définitif de leur progression dans cette direction.

Nous passerons d'abord rapidement sur la première séquence, qui se déroule du côté des césariens. Les ennemis viennent alors de traverser le Sicoris pour tenter de descendre vers l'Èbre. César, qui avait fait établir un gué que seuls les chevaux pouvaient apparemment franchir, utilise ce moyen pour faire passer sa cavalerie, avec ordre de harceler la colonne afranienne. Au début du chapitre 64, il décrit la manière dont ses cavaliers pressent l'arrière-garde ennemie. Il précise dans le même temps que cette scène était vue (*cernebatur*) depuis les hauteurs qui jouxtaient le camp [12]. Les fantassins, qui ont reçu l'ordre de rester cantonnés, s'attroupent alors, furieux de constater que l'ennemi leur échappe. Ils demandent instamment à franchir le gué à leur tour, malgré le danger que cela représente. Devant leur détermination, César décide de faire traverser la plupart d'entre eux, qu'il regroupera sur l'autre rive pour entamer la poursuite.

Au chapitre 65, la focalisation se déplace sur les pompéiens. Afranius et Pétréius découvrent soudain derrière eux les hommes de César qui les poursuivent : *Quos ubi Afranius procul uisos cum Petreio conspexit, noua re*

11. M. Rambaud, *L'Art de la déformation historique dans les* Commentaires *de César*, Paris, Les Belles Lettres, 1966[2] [1953[1]], p. 160.

12. Caes., *B.C.*, I, 64, 1.

perterritus locis superioribus constitit aciemque instruit [13]. Le processus de visualisation s'effectue en deux temps. Les césariens sont d'abord aperçus au loin (*procul uisos*), puis Afranius les observe (*conspexit*) avec Pétréius et prend ainsi la mesure du danger. César le montre *noua re perterritus*. L'expression *noua re*, qui souligne à quel point l'événement était inattendu, justifie le recours à l'adjectif intensif *perterritus*. La panique qui saisit l'officier pompéien l'entraîne à prendre une décision lourde de conséquences : il arrête son armée sur une hauteur et la met en position de combat. Lorsqu'il se décide à repartir, il est déjà trop tard. Finalement rattrapés par les troupes de César, les afraniens ne pourront jamais atteindre les défilés montagneux où ils auraient pu progresser à l'abri [14].

Le recours au schème *vision – sentiment – action* contribue fortement à l'intensité particulière que possède un épisode évoqué au chapitre 69. Alors que les deux armées campent à proximité l'une de l'autre, des deux côtés, on cherche le moyen de devancer l'adversaire dans la course vers l'Èbre. César effectue alors une manœuvre audacieuse, qu'il est important de rappeler en détail pour mieux saisir l'intérêt de ce qui est relaté ensuite. Le camp césarien était, selon M. Rambaud, à l'ouest de la route [15]. L'*imperator* en fait sortir ses hommes, mais au lieu de les diriger vers le sud, il les fait remonter vers le nord pour couper plus haut le chemin vers l'Èbre, dans un vaste mouvement destiné à contourner les défenses ennemies [16]. Les troupes obliquent ensuite à l'est, passant par les hauteurs qui dominent le camp pompéien à cet endroit. Poursuivant une progression constamment orientée vers la droite, elles se retrouvent finalement dans la direction du sud, ce que les ennemis comprennent trop tard, quand ils découvrent que l'avant-garde de César est en train de dépasser leur camp.

Dans le chapitre 69, la narration est fondée sur l'évolution des réactions prêtées aux afraniens, au fil du parcours de leurs adversaires qu'ils cherchent à suivre du regard. Dans un premier temps, l'itinéraire suivi par les troupes de César leur donne l'impression que ces dernières tournent le dos à leur objectif initial, puisqu'elles remontent vers le nord. Comme elles progressent sans bêtes de somme et sans bagages, les afraniens en déduisent que leurs ennemis sont contraints de se replier sur Ilerda par manque de vivres. Poussés par le désir de voir (*uisendi causa*) les soldats courent hors de leur camp et jettent des quolibets à leurs adversaires. Ils sont caractérisés comme *laeti*, et tandis qu'ils se réjouissent du spectacle, leurs chefs se félicitent d'avoir retardé leur sortie [17]. On comprend ensuite que l'éloignement progressif des césariens empêche leurs adversaires de discerner clairement

13. « Quand, après les avoir aperçus de loin, Afranius les eut observés avec Pétréius, épouvanté par cet événement inattendu, il s'arrêta sur une hauteur et mit ses troupes en ordre de bataille. » Caes., *B.C.*, I, 65, 1.

14. En *B.C.*, I, 65, 5, César critique la réaction des pompéiens, qui auraient dû, selon lui, tout faire pour atteindre leur objectif.

15. M. Rambaud, *César,* De bello ciuili. Liber primus, Paris, PUF, coll. « Érasme », 1970[2] [1962[1]], p. 107.

16. Le début et les difficultés de la manœuvre sont évoqués dans le chapitre 68.

17. Caes., *B.C.*, I, 69, 1-2.

la manœuvre qui les ramène peu à peu vers le sud-est, de l'autre côté du camp pompéien. On assiste donc, dans un second temps, à la lente prise de conscience de ses occupants : *sed, ubi paulatim retorqueri agmen ad dextram conspexerunt iamque primos superare regionem castrorum animum aduerterunt*, *nemo erat adeo tardus aut fugiens laboris quin statim castris exeundum atque occurendum putaret* [18].

Comme au chapitre 65, le processus s'effectue en deux étapes. Les afraniens discernent d'abord le mouvement tournant qui ramène les césariens vers le sud, puis ils remarquent que les premiers éléments ennemis sont désormais en train de dépasser la limite de la zone où ils sont installés. C'est à ce moment seulement, d'après César, que l'armée pompéienne réagit face au danger.

César met donc ici en relief l'incapacité des afraniens à visualiser correctement les mouvements de l'adversaire et le danger qui en résulte. On note qu'ils commettent d'abord un contresens dans leur interprétation de deux indices visuels : la direction prise par les césariens et leur absence de bagages. On relève ensuite la difficulté qu'ils éprouvent à remettre en cause leur impression première, ne réagissant véritablement qu'au moment où ils s'aperçoivent que leurs ennemis sont en train de doubler leur camp et donc de les devancer. L'auteur prend soin de décrire en parallèle le changement de comportement des afraniens. D'abord soulagés de constater ce qu'ils prennent pour une retraite, ils expriment leur joie par les railleries adressées à l'armée ennemie. Ils marquent ainsi un mépris et une arrogance dont ils seront punis par la suite, motif que l'on trouve fréquemment associé aux pompéiens dans le *Bellum ciuile* [19]. Puis la panique les saisit au moment où ils découvrent qu'ils se retrouvent dans une situation d'infériorité par rapport à leurs adversaires, ce qui les place dans une position exactement opposée à celle qu'ils imaginaient au départ. Ce renversement de condition, décrit à travers le point de vue de ceux qui le subissent, n'est pas sans apporter une pointe de pathétique au récit, même si César y met surtout en valeur la présomptueuse inconscience des protagonistes [20].

On remarque en effet, dans cet épisode, une mise en scène du regard qui reprend un schéma bien connu de l'historiographie antique, hérité du principe de la teichoscopie [21]. Le modèle du genre avait été offert par Thucydide dans son récit de la bataille de Syracuse. On se souvient que les navires athéniens y affrontent la flotte syracusaine, qui bloque la retraite de l'armée de Nicias. De l'issue du combat naval dépend donc le sort des Athéniens et de leurs alliés. Or, son déroulement n'est pas décrit directement par l'historien,

18. « Mais lorsqu'ils virent que notre colonne était progressivement ramenée vers la droite et qu'ils s'aperçurent que déjà l'avant-garde dépassait la ligne de leur camp, personne n'était éteint ou paresseux au point de ne pas penser qu'il fallait immédiatement sortir du camp et se jeter à nos trousses » (Caes., *B.C.*, I, 69, 3-4).

19. Lire W. W. Batstone & C. Damon, *Caesar's Civil War*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 77.

20. Les afraniens deviennent ainsi l'objet d'une forme d'ironie dramatique, comme le remarque L. Grillo, *The Art of Caesar's* Bellum Civile*. Literature, Ideology, and Community*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 19-20.

21. Hom., *Il.*, III, 121-244. Voir M. Leigh, *Lucan : Spectacle and Engagement*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 250-251, et le schéma pathétique auquel recourt César en *B. C.*, II, 5, 3.

mais à travers le regard des soldats de l'armée athénienne qui observent l'affrontement depuis la plage, sans pouvoir le saisir dans sa globalité. Les sentiments qu'ils éprouvent varient donc en fonction de la partie du combat qu'ils parviennent à voir, jusqu'à ce que le désastre devienne patent pour tous, provoquant leur accablement [22]. En adaptant ce procédé à la situation qu'il évoque, César n'en fait pas seulement le révélateur des insuffisances des chefs pompéiens et de leurs troupes, il dramatise un retournement de situation qui préfigure leur future défaite et qui, dans le même temps, se présente comme une image concentrée de l'ensemble de la campagne militaire, où les afraniens ont pu croire qu'ils avaient pris l'avantage sur leurs adversaires, avant d'être progressivement surclassés par eux [23].

La mise en scène du regard à laquelle se livre César au chapitre 69 trouve un prolongement dans le récit qui occupe les deux chapitres suivants.

Lorsque l'*imperator*, arrivé le premier devant le défilé montagneux, barre la route aux légats de Pompée, Afranius décide d'envoyer quatre cohortes d'auxiliaires *caetrati* vers un sommet très élevé pour l'occuper et sécuriser ainsi un autre itinéraire qui passerait par les crêtes [24]. Mais, pour gagner la hauteur, les *caetrati* doivent traverser la plaine. Rattrapés par la cavalerie césarienne, ils sont aussitôt enveloppés avant d'être massacrés et cela, sous les yeux des soldats des deux camps [25]. Dans cette phase de l'action militaire, César met l'accent sur le rôle déterminant de la vision tactique. Tout se joue sur ce que les belligérants perçoivent ou repèrent. Afranius, déjà pressé par les cavaliers césariens, réagit en voyant l'ennemi face à lui [26]. La hauteur vers laquelle il envoie en vain ses cohortes s'offre à la vue des deux armées. Elle est *in conspectu omnium*, ce qui signifie que l'enjeu qu'elle représente apparaît autant aux césariens qu'aux afraniens. Enfin, si la tentative des *caetrati* pour atteindre le sommet est vite neutralisée, c'est parce qu'ils ont dû faire dévier leur trajectoire dans sa direction, manœuvre aussitôt repérée par la cavalerie de César [27].

Nous reviendrons sur cet épisode un peu plus loin mais nous souhaitons d'abord nous arrêter sur la description des conséquences liées à la vision, par les deux camps, du massacre des *caetrati* d'Afranius. Le début du chapitre 71 en révèle l'impact psychologique aussi bien d'un côté que de l'autre. Le point de vue adopté est cette fois celui de César et de ses hommes, ce qui permet à l'auteur de considérer différents niveaux de réaction, tous soumis à l'ordre des visées stratégiques de l'*imperator*. Celui-ci constate en personne un premier effet. Il s'agit de l'état de panique dans lequel se

22. Thuc., VII, 71.

23. Voir Caes., *B.C.*, I, 53.

24. Caes., *B.C.*, I, 70, 4. Sur l'enrôlement des auxiliaires *caetrati*, voir Caes., *BC.*, I, 39, 1.

25. *Omnesque ab eis circumuenti in conspectu utriusque exercitus interficiuntur* : « et tous, encerclés par eux, sont tués sous les yeux des deux armées » (Caes., *B.C.*, I, 70, 5).

26. *Afranius cum ab equitatu nouissimum agmen premeretur, ante se hostem uideret, collem quemdam nactus ibi constitit* : « Afranius, comme son arrière-garde était pressée par la cavalerie et qu'il voyait l'ennemi devant lui, trouva une colline et s'y arrêta » (Caes., *B.C.*, I, 70, 3).

27. Caes., *B.C.*, I, 70, 5.

trouvent les afraniens, qualifiés de *perterriti* après avoir assisté au massacre de leurs alliés [28]. Le second effet est, à l'inverse, le renforcement du moral des césariens, qui réclament aussitôt le combat à leur chef. Les officiers qui s'adressent à lui justifient cette demande par la très grande ardeur de leurs hommes [29], et surtout par les nombreux signes de crainte qu'ils ont pu repérer chez leurs adversaires. Les indices qu'ils rapportent sont nombreux. Ils concernent en particulier le fait qu'au moment de l'intervention des cavaliers, le gros des troupes ennemies ne s'est pas porté au secours des *caetrati*, qu'il reste désormais groupé sur la petite colline où il s'est réfugié et que les soldats s'y tiennent en désordre, serrés les uns contre les autres [30]. Le lecteur découvre donc un faisceau de détails traduisant un ensemble relativement complexe de réactions qui s'enchaînent et se renforcent, soit qu'elles aient été observées, soit qu'elles résultent de ce qui a été observé. Ainsi, l'état de démoralisation et de panique des afraniens n'est pas seulement considéré en tant que conséquence de la vision des auxiliaires massacrés. Devenu lui-même objet de regard, il entraîne à son tour le renforcement de la confiance des césariens, déjà rassurés par l'assaut réussi de leur cavalerie. Dans le même ordre d'idée, on notera que la réaction des officiers de César résulte du fait qu'ils sont témoins à la fois de la peur des afraniens et de la motivation de leurs propres hommes. César organise ainsi un enchaînement de causes et d'effets qui convergent dans un seul sens : le déterminer à attaquer. Pourtant, malgré la pression exercée par ses troupes qui veulent saisir l'occasion d'emporter facilement la victoire, il refuse le combat, préférant exploiter la démoralisation de ses ennemis pour les pousser peu à peu à la reddition.

Le syntagme narratif adopté ici par César rappelle, en plus élaboré, celui qui apparaissait déjà au chapitre 64, quand, après avoir vu la cavalerie rattraper l'armée ennemie, les légionnaires avaient obtenu de leur chef l'autorisation de traverser à leur tour le Sicoris. Dans les deux cas, l'auteur entend mettre en valeur la motivation et le dévouement de ses soldats, dont il montre l'attachement à sa personne dès qu'il en a l'occasion. Cependant, dans l'épisode qui nous occupe, le chef refuse d'accéder à la demande de ses hommes. La raison en est simple : César est de nouveau maître du temps. La première demande de ses soldats répondait à un impératif tactique lié à l'urgence de la situation, où l'*imperator* accusait encore du retard sur ses adversaires. Maintenant que ceux-ci sont bloqués sur leur colline, César a fait du temps son allié. C'est d'ailleurs sur le facteur temps qu'il va miser désormais, en faisant durer ses opérations de harcèlement jusqu'à ce que les afraniens, épuisés, finissent par s'avouer vaincus.

28. *Tanto sub oculis accepto detrimento* : « alors qu'un si grave échec avait été subi sous leurs yeux » (Caes., *B.C.*, I, 71, 1). On relève un phénomène similaire en II, 34, 3-6, lorsque l'armée de Varus est terrifiée après avoir assisté au massacre de bataillons d'infanterie légère par les césariens.

29. *Omnium esse militum paratissimos animos* : « tous les hommes avaient un moral d'acier » (Caes., *B.C.*, I, 71, 2).

30. Caes., *B.C.*, I, 71, 3.

3. Perception visuelle et jeux d'opposition

Revenons à présent au massacre des *caetrati*. On sait que le récit de la campagne d'Ilerda est construit sur l'opposition entre deux grandes phases. La première (chapitres 37 à 55) correspond aux difficultés rencontrées par les césariens, tandis que la seconde (chapitres 59 à 87) montre comment ils prennent l'avantage sur leurs adversaires. César crée ainsi tout un jeu d'échos et de contrastes dans lequel le motif de la perception visuelle occupe une place particulière. Rappelons que si la cavalerie césarienne a neutralisé les *caetrati*, c'est parce que leur changement de trajectoire ne lui a pas échappé. Sur ce plan, l'échec cuisant infligé aux pompéiens à ce point du récit peut être considéré comme le symétrique inverse d'un échec subi par les césariens au début de la campagne. César relate en effet, dans les chapitres 43 à 47, sa vaine tentative pour s'emparer d'une colline située entre son camp et celui des adversaires. À ce moment-là, ce sont les afraniens qui repèrent immédiatement le départ de ses hommes et qui les empêchent de s'emparer de la hauteur convoitée. La réactivité dont ils font preuve est étroitement liée à la capacité de voir et de surprendre qu'ont alors les deux chefs pompéiens, avantagés par la position qu'ils occupent. Le lecteur en a un aperçu dès le chapitre 40, lorsqu'ils parviennent à mettre en difficulté Fabius, que César avait dans un premier temps dépêché en Espagne pour les affronter. C'est en repérant des fragments de bois flottant sur le Sicoris qu'Afranius et Pétréius comprennent que le pont emprunté par les légions ennemies pour passer sur l'autre rive a été détruit, ce qui rend celles-ci vulnérables. Ils lancent aussitôt une attaque contre les césariens qui avaient effectivement été coupés du gros de leur cavalerie par l'effondrement du pont[31].

À l'inverse, César, en position d'infériorité, doit ruser pour ne pas laisser voir ses mouvements. On touche ici à un aspect important du regard tactique : la nécessité où se trouvent tour à tour les belligérants de tromper les yeux de l'ennemi. Dès son arrivée à Ilerda, l'*imperator* doit dissimuler les hommes chargés de construire son camp derrière deux lignes de fantassins en position de combat, de manière à leurrer Afranius [32]. Après la crue du Sicoris et la destruction des deux ponts de bois initialement bâtis par les césariens, il est contraint de faire partir de nuit les chariots transportant les barques qui permettront à ses soldats de passer le cours d'eau pour établir une tête de pont sur l'autre rive [33].

Significativement, dans la seconde partie du récit, ce sont les afraniens, désormais en position d'infériorité, qui cherchent à dissimuler leurs faits et gestes. Nous avons déjà mentionné l'épisode au cours duquel ils se retranchent d'un seul côté, face à l'ennemi, pour le tromper sur leurs véritables intentions et faciliter leur fuite. Comme nous l'avons vu, le récit édulcore la manœuvre et souligne, au contraire, la rapidité avec laquelle

31. Caes., *B.C.*, I, 40, 3-4. La domination des afraniens au début de la campagne est aussi illustrée, au chapitre 51, par l'attaque-surprise qu'ils effectuent contre un convoi venu ravitailler les troupes de César, bloquées par la crue du Sicoris.

32. Caes., *B.C.*, I, 41, 4-5.

33. Caes., *B.C.*, I, 54, 3-4.

César réagit. Dans un autre passage, légèrement antérieur, Afranius et Pétréius tentent de faire sortir leurs hommes de nuit, mais doivent renoncer une fois les césariens alertés [34]. Un nouveau départ nocturne est envisagé le lendemain par les deux chefs pompéiens, avant d'être définitivement abandonné [35]. Ces notations, toutes présentes dans la deuxième partie du récit, montrent l'incapacité des afraniens à échapper au regard de l'ennemi. Ce handicap vient s'ajouter à un autre point faible que l'auteur, comme nous l'avons noté précédemment, met régulièrement en valeur, leur inaptitude à saisir rapidement les mouvements des césariens. La leçon que doit en tirer le lecteur est celle-ci : tant qu'ils étaient en position favorable à Ilerda, Afranius et Pétréius pouvaient faire preuve d'une véritable réactivité. Mais ils l'ont perdue dès qu'ils se sont retrouvés sur un plan d'égalité avec les césariens. Elle est redevenue ce qu'elle n'aurait, en fait, jamais cessé d'être, l'apanage de César.

4. Regard des chefs sur les soldats, regard des soldats sur les chefs

Nous souhaitons revenir un instant sur le chapitre 67, parce qu'il révèle une autre dimension importante du regard en temps de guerre. C'est dans ce chapitre en effet qu'est relaté le conseil au cours duquel les chefs pompéiens décident de renoncer à une nouvelle tentative pour faire sortir leurs troupes de nuit. Or, l'une des raisons qui entraînent l'abandon de ce projet est celle-ci : la nuit, durant un conflit civil, un soldat paniqué obéit davantage à sa peur qu'aux serments. En revanche : « la lumière du jour apporte par elle-même un fort sentiment de honte dû au regard de tous, de même que la présence des tribuns militaires et des centurions » [36]. Cette remarque soulève un point particulièrement digne d'intérêt, à savoir la relation étroite entre regard et discipline. J.-Fr. Thomas cite ce passage pour illustrer le fait que le *pudor* est étroitement lié au souci que le sujet a de son image chez les autres [37]. On sait que la discipline passe par un regard normalisateur extérieur à l'individu, qui conforme son attitude à ce qu'on attend de lui parce qu'il est justement conscient du regard qui pèse sur lui. La formulation que César attribue aux pompéiens fait intervenir ce qu'on pourrait appeler deux regards référents, celui du groupe dans sa globalité, qui renvoie davantage aux camarades de combat, et celui des supérieurs, tribuns militaires et centurions, qui exercent un commandement direct et ont donc un œil sur leurs hommes.

Les pompéiens ne sont pas les seuls à connaître cette conception. Le césarien Curion exprime dans le livre II une idée similaire, lors d'un conseil de guerre réuni au moment où une partie de ses hommes semble tentée

34. Caes., *B.C.*, I, 66, 1-2. Le stratagème est signalé par Frontin (*Strat*. I, 8, 9).

35. Caes., *B.C.*, I, 67.

36. *Lucem multum per se pudorem omnium oculis, multum etiam tribunorum militum et centurionum praesentiam afferre* (Caes., *B.C.*, I, 67, 4). Notons que Carter, *Julius Caesar, op. cit.* [n. 8], p. 203, conserve la forme *praesentium*, car ce que le passage met en jeu, selon lui, n'est pas la présence des officiers (effective de nuit comme de jour) mais le fait qu'en plein jour le comportement des soldats s'offre aussi aux yeux des « tribuns militaires et des centurions présents ».

37. J.-Fr. Thomas, *Déshonneur et honte en latin : étude sémantique*, Louvain – Paris – Dudley [MA], Peeters, 2007, p. 360.

de rallier le camp adverse. Alors que certains de ses officiers préconisent d'évacuer le camp de nuit, il rétorque que ce serait donner plus de facilité à ceux qui veulent trahir « car », dit-il, « de semblables desseins sont entravés par la honte ou la crainte ». Or, il ajoute qu'à de tels sentiments, « c'est la nuit qui s'oppose le plus » [38]. Dans le constat effectué par Curion, il n'est donc pas seulement question de la honte que peuvent éprouver les soldats mais aussi de la crainte, motif qui n'apparaissait pas explicitement dans la réflexion des chefs pompéiens. Cependant, le fait qu'ils évoquent comme élément dissuasif la présence des tribuns militaires et des centurions renvoie aussi de manière implicite au principe de la punition. En plein jour, les soldats ne sont pas seulement vus de leurs supérieurs, ils les voient et se savent donc surveillés par eux [39]. Cette attention anxieuse portée au maintien de la cohésion de l'armée est étroitement liée au contexte de la guerre civile, auquel les protagonistes du conseil de guerre pompéien font eux-mêmes référence. Le cas qu'ils considèrent est en effet celui du « soldat épouvanté dans un conflit civil » [40]. De fait, à travers les propos qu'il leur prête, César annonce la fameuse tentative de fraternisation relatée dans les chapitres 74 et 75. Cette tentative a justement lieu quand Afranius et Pétréius s'absentent du camp pour faire exécuter des travaux permettant de sécuriser l'accès à un point d'eau. C'est parce qu'ils ne sont plus sous leur surveillance que leurs hommes en profitent pour prendre langue avec des soldats du camp adverse [41].

On connaît la manière dont Pétréius ramène ses troupes dans le devoir après avoir brutalement interrompu les discussions en cours : il admoneste d'abord ses hommes, qu'il accuse de trahison, puis ordonne de les rassembler dans le prétoire et leur fait renouveler leur serment de fidélité à Pompée ; il fait ensuite rechercher les césariens qui n'ont pas réussi à s'échapper du camp ; une partie d'entre eux a pu être cachée, mais ceux qui lui sont livrés sont exécutés sur le champ [42]. Le récit de César montre de manière remarquable comment Pétréius joue sur les ressorts d'une exemplarité qui

38. *Namque huius modi res aut pudore aut metu tenentur*, *quibus rebus nox maxime aduersaria est* (Caes., *B.C*., II, 31, 7).

39. Sur la notion de *pudor* dans les deux passages, lire W. Schuller, « Soldaten und Befehlshaber in Caesars *Bellum Ciuile* », dans I. Malkin et Z. W. Rubinsohn, *Leaders & Masses in the Roman World*, Leyde-New York-Cologne, Brill, 1995, p. 189-199 (p. 192-193) et Grillo, *The Art*, *op. cit*. [n. 20], p. 46-51. L. Grillo s'attache à montrer que le rapport entre *pudor* et regard marque la supériorité des césariens sur les pompéiens dans le récit. S'appuyant sur un épisode de sortie nocturne relaté dans le *De Bello Gallico* (I, 39-41) et sur le fait que les troupes de Curion effectueront une sortie de nuit en II, 39, 1, il estime que César et Curion apparaissent capables de placer leurs hommes en situation d'intérioriser le regard porté sur leur comportement, chose impossible dans le camp pompéien, où le *pudor* ne peut être conçu sans le regard des chefs. Cette interprétation séduisante doit cependant être nuancée. En effet, même dans l'épisode du *De Bello Gallico*, les hommes sont soucieux du regard porté sur eux par César (*B.G*., I, 39, 3-6). Celui-ci a, en outre, l'art de les galvaniser (*B.G*., I, 41, 1-3). Quant à la sortie de Curion, elle a lieu bien après la séance du conseil : entretemps, il a su remotiver ses troupes et a ensuite remporté sur Varus une victoire éclatante. À notre sens, l'écart sous-entendu par le récit entre césariens et pompéiens concerne moins le degré d'intériorisation du *pudor* que le degré de confiance et de respect qui fonde la valeur accordée aux chefs et à leur regard.

40. *Perterritus miles in ciuili dissensione* (Caes., *B.C*., I, 67, 3). Comme le note Carter, *Julius Caesar, op. cit.* [n. 8], p. 203, César prend soin de lier ce constat au parti pompéien.

41. Caes., *B.C*., I, 74, 1.

42. Caes., *B.C*., I, 76, 1-4.

impose à chacun ce qu'il doit voir et comment il doit être vu. Le renouvellement du serment est effectué dans le prétoire, devant tous et par tous, selon une gradualité savamment établie : d'abord Pétréius, puis Afranius, puis, par ordre décroissant, les tribuns militaires, les centurions et enfin les soldats. Pétréius fait de lui-même un exemple de loyauté que son collègue puis ses subordonnés n'osent remettre en cause, sous peine d'apparaître en faute à ses yeux. En renouvelant à leur tour le serment, ils multiplient les exemples d'une fidélité à Pompée dont leur autorité impose l'image à la masse des troupes. Le supplice infligé aux prisonniers vient compléter le dispositif. César signale explicitement le rôle important qu'aurait joué à ce moment-là « la terreur étalée par les chefs » [43]. Les césariens sont en effet exécutés sous les yeux de tous [44]. Leur supplice les désigne à l'ensemble de l'armée comme les ennemis à abattre et montre le sort qui attend ceux qui s'en feraient les complices, de quelque manière que ce soit.

Un autre passage du livre I contient une référence significative au regard du chef, et il n'est pas étonnant qu'elle concerne, encore une fois, un pompéien, Lucius Domitius Ahenobarbus. Lors de la première bataille navale de Marseille, ce dernier a enrôlé ses propres bergers pour combattre sur les navires qu'il a fait appareiller. Lorsqu'il décrit l'affrontement, César nous montre ces esclaves, aiguillonnés par l'espérance de la liberté, tâchant de prouver leur ardeur « sous les yeux de leur maître » [45]. La crainte de la punition et l'espoir de la récompense semblent décidément les seuls moyens par lesquels les pompéiens peuvent s'attacher leurs hommes.

Si les chefs savent jouer sur le poids du regard pour maîtriser les soldats, les soldats ont aussi un regard sur leurs chefs, élément dont l'auteur du *Bellum ciuile* souligne l'importance à différentes reprises. À la fin du livre I, au moment où, forcés une ultime fois de s'arrêter, les afraniens établissent ce qui sera leur dernier camp, César entreprend de les encercler. Le troisième jour cependant, alors que l'ouvrage est pratiquement achevé, l'armée ennemie se présente en ordre de bataille. Il interrompt alors les travaux pour mettre ses troupes en formation de combat. La raison en est simple : *contra opinionem enim militum famamque omnium uideri proelium defugisse magnum detrimentum adferebat* [46]. En réalité, César n'a aucune intention d'engager la bataille et, de fait, les deux armées se contenteront de rester face à face jusqu'au coucher du soleil, avant de rentrer chacune dans son camp [47]. L'enjeu essentiel, pour lui, se situe dans l'image qu'il présente en tant que chef de guerre, notamment devant ses troupes. Nous avons déjà pu constater que la stratégie d'enlisement adoptée par l'*imperator* allait à l'encontre du souhait de ses hommes, pressés d'en finir. César entend ménager la confiance qu'ils ont en lui, une confiance fondée sur l'image combattive qu'ils se sont

43. *Terror oblatus a ducibus* (Caes., *B.C.*, I, 76, 5).

44. *Productos palam in praetorio interficiunt* : « ceux qui ont été livrés sont tués en public dans le prétoire » (Caes., *B.C.*, I, 76, 4).

45. *Sub oculis domini* (Caes., *B.C.*, I, 57, 4).

46. « Il était en effet tout à fait dommageable de donner l'impression d'avoir refusé la bataille contre l'avis des soldats et la réputation que [César] avait auprès de tous » (Caes., *B.C.*, I, 82, 2).

47. Caes., *B.C.*, I, 82-83, 3.

forgée de leur général et qu'il doit préserver en montrant l'apparence d'un chef toujours prêt à combattre. Cette notion de confiance est d'autant plus importante qu'elle se situe dans un contexte de guerre civile, et qu'elle constitue l'un des marqueurs caractéristiques de la distinction qu'établit le texte entre césariens et pompéiens. Autant César a confiance en ses hommes, autant ceux-ci doivent avoir confiance en lui. Autant les chefs afraniens se défient de leurs troupes, autant ces troupes peuvent se défier de leurs chefs. C'est ce que montre le dernier épisode que nous analyserons et qui concerne l'attitude de Domitius lors du siège de Corfinium.

Dans les chapitres 16 à 23 se trouve un compte rendu extrêmement précis de ce qui est censé s'être déroulé dans Corfinium à partir du moment où Domitius s'y est retrouvé assiégé par César. Conscient que, s'il demeurait seul, il ne pourrait résister longtemps, il demande à Pompée de lui venir rapidement en aide [48]. Il semble qu'en réalité, Domitius ait été fermement décidé à infliger sa première défaite au futur dictateur, quitte à forcer la main à son allié, lequel avait exigé de son côté qu'il le rejoignît avec toutes ses troupes à Luceria, où il s'était retiré [49]. Au début du chapitre 19, César décrit la réaction de Domitius au moment où il reçoit la réponse faite par Pompée à sa demande de secours. Il attend habilement la fin du chapitre pour montrer que cette réponse était en fait négative, mais, dès la première phrase, accole au nominatif *Domitius* le participe *dissimulans*, plaçant ainsi toute la conduite du personnage sous le signe de la dissimulation et de la tromperie. Loin d'annoncer le rejet de sa demande, le défenseur de Corfinium déclare en effet à son état-major que Pompée va rapidement se porter à leur secours [50]. Dans le même temps, il s'entretient avec ses intimes et leur révèle qu'il est résolu à prendre la fuite. Mais, écrit César, « comme l'expression de Domitius ne s'accordait pas avec son discours, qu'il agissait en tout avec plus de fébrilité et d'appréhension qu'il n'en avait eu l'habitude les jours précédents, qu'il avait, contrairement à ses habitudes, de longues et mystérieuses discussions avec ses proches, qu'il fuyait les rassemblements et les réunions, la vérité ne put être cachée et le secret gardé plus longtemps » [51].

Nous avons ici deux séries de notations. La première porte sur le caractère contradictoire du comportement de Domitius : l'expression de son visage (*uultus*) ne concorde pas avec ses propos (*oratione*). Tous ses actes trahissent une fébrilité et une inquiétude qui contrastent avec son attitude antérieure. La deuxième série porte sur le changement de nature de ses réunions. Il fuit les rassemblements, mais multiplie les entretiens en petit comité. C'est ainsi que la vérité sur la réponse de Pompée aurait fini par

48. Caes., *B.C.*, I, 17, 1-2.

49. César omet volontairement de mentionner le fait que la dissension entre Pompée et Domitius sur la stratégie à tenir avait commencé dès que le premier avait appris que le second ne souhaitait plus le rejoindre, soit aux alentours du 10 février. Voir, *infra*, n. 53.

50. *Litteris perlectis, Domitius dissimulans in consilio pronuntiat Pompeium celeriter subsidio uenturum…* : « Ayant lu la lettre, Domitius en cache le contenu, annonçant que Pompée va rapidement leur venir en aide… » (Caes., *B.C.*, I, 19, 1).

51. *Cum uultus Domitii cum oratione non consentiret, atque omnia trepidantius timidiusque ageret, quam superioribus diebus consuesset, multumque cum suis consiliandi causa secreto praeter consuetudinem colloqueretur, concilia conuentusque hominum fugeret, res diutius tegi dissimularique non potuit* (Caes., *B.C.*, I, 19, 3).

éclater. Toutes ces notations sont présentées comme des observations faites par les soldats, qui en auraient déduit seuls que Domitius, abandonné par Pompée, s'apprêtait à les trahir [52].

En réalité, il est difficile d'imaginer que le changement d'attitude prêté au personnage ait pu être perçu par ses hommes entre le moment où la lettre lui est parvenue (au plus tôt le 19 février [53]) et le jour où ils se sont révoltés contre lui (le 20 février). Quand bien même il aurait été discerné dans un laps de temps aussi court, on voit mal comment cela aurait débouché sur la prise de conscience, par les troupes, du véritable dessein de leur chef. César se livre ici à une mise en scène largement fondée, en l'occurrence, sur le regard qu'il prête aux soldats. Elle lui permet de justifier le soulèvement des cohortes de Corfinium qui lui livreront Domitius. Surtout, l'auteur du *Bellum ciuile* s'offre ici la première occasion de dénigrer un de ses ennemis les plus acharnés, que le sénat avait en outre désigné pour le remplacer à la tête des Gaules. Celui qui avait donné l'impression de vouloir lui résister coûte que coûte ne serait, en fin de compte, qu'un lâche doublé d'un menteur [54].

* *
*

Au terme de cette étude, on ne s'étonnera pas de constater que le thème du regard s'inscrit dans une stratégie narrative entièrement destinée à une reconfiguration de la réalité historique dont on a vu qu'elle était déterminée par un seul objectif : valoriser César et dévaloriser ses adversaires. Ce qui apparaît plus remarquable, c'est la manière dont cette mise en scène du regard exploite tous les éléments à sa disposition. Qu'ils soient simplement factuels ou plus immédiatement chargés de sens, tous les aspects du voir représentés dans le récit se trouvent, d'une certaine manière, enrôlés au service de l'imagerie césarienne. Il y a là, la marque d'une efficacité dans l'écriture qui apporte une confirmation tout à fait frappante à la réflexion de Quintilien, pour qui César s'exprimait dans ses écrits avec le même état d'esprit que lorsqu'il menait ses campagnes [55].

52. Lire Caes., *B.C.*, I, 20, 1-2.

53. La correspondance de Cicéron fait apparaître trois lettres adressées par Pompée à Domitius lors de l'échange au cours duquel chacun priait l'autre de le rejoindre avec ses troupes. La première a été écrite le 11 ou 12 février (Cic. *Att*., 8, 12b), la deuxième le 16 (Cic., *Att*., 8, 12c) et la troisième, le 17 (Cicéron, *Att*., 8, 12d). C'est cette dernière lettre que César évoque dans son récit. Elle répondait à un message que Domitius avait probablement envoyé le 15 et lui ôtait définitivement tout espoir de soutien de la part de Pompée. Ajoutons que les courriers devaient mettre au minimum deux jours pour accomplir le trajet entre Corfinium et Luceria. Pour la chronologie générale de l'échange épistolaire, nous nous référons à J. Bayet (éd.), *Cicéron. Correspondance*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 139-suiv. et à A. Burns, « Pompey's Strategy and Domitius' Stand at Corfinium », *Historia* 15, 1966, p. 74-95.

54. Sur la représentation de Domitius chez César, en rapport avec celle qu'en donne Lucain, lire F. Galtier, « La trajectoire de L. Domitius Ahenobarbus chez Lucain », *Interférences* 5, 2009, mis en ligne le 25 mai 2013 (URL : http ://interferences.revues.org/901).

55. Quintilien, X, 1, 114.